

Prologue

La forme d'écriture

J'ai commencé à travailler sur ce texte fin Janvier 2008, après la parution d'un article dans le TAZ- Magazine sur «Tunix ». Ce congrès n'a pas été le fait d'une seule personne ou d'un seul groupe, il a été le résultat d'une construction d'ensemble qui s'est ensuite auto-enrichie par l'apport conjugué des participants. Afin de correspondre à l'idée du « collectif » de cette époque, ce texte ne peut pas se réduire à un seul auteur, il doit être le résultat de nombreux échanges, d'une polyphonie.

J'ai écrit un « texte de base » et l'ai mis dans un premier distributeur mail, en demandant aux lecteurs de m'envoyer des commentaires. Selon les réactions, je pouvais ainsi le modifier ou l'enrichir. Le nombre de correspondants devenait de plus en plus important chaque fois, les réactions suivaient. Il s'agissait d'amis (es) et témoins de l'époque en Allemagne (11), en France (5), en Belgique (3), en Italie (3), aux Etats-Unis (1), mais aussi de connaissances étrangères à cet événement de par leur âge ou leur trajectoire personnelle. Et aujourd'hui, ces dernières se retrouvent impliquées dans des réflexions et des processus liés à l'« analyse de l'histoire et à la trauma-thérapie », qui est aussi mon contexte de travail (10).

La trauma-thérapie mais aussi l'approche de la psychiatrie en général, mêlaient des secteurs de vie de prime abord différents : le privé, le professionnel et le fonctionnel. Cette approche, devenue obsolète dans le mainstream des mouvements thérapeutiques d'aujourd'hui, était à l'époque de toute actualité : « le privé est le politique » fut un slogan parmi d'autres, comme : «ce n'est pas le fou qui est fou, mais la société qui l'exclut ». Certains allaient plus loin pour proclamer qu'il fallait : «Faire de la maladie une arme» (« Sozialistisches Patientenkollektiv »/ Collectif socialiste de patients).

Ecrire à mes connaissances m'a aidé à poser ma mémoire et à projeter des images. Une forme de dialogue intérieur s'est développée, un va-et-vient entre le passé et le présent, entre une époque et comment la relater à ceux qui ne l'ont pas vécue. Je collectais toutes les remarques pour préciser le texte.

Je remercie les 43 personnes qui m'ont soutenu dans ce travail.

Les passages du texte écrits en cursif, se réfèrent directement à mon contexte professionnel et à mes méthodes développées et appliquées. À ce moment, le terme « anecdote » y a pris une importance particulière. Dans mon travail quotidien avec les personnes traumatisées, ces histoires me donnent la possibilité d'avoir accès au sens de leur histoire et de trouver des solutions pour les aider à se libérer de leurs symptômes.

Tunix, un avenant

Chère N.!

Les enfants que nous avons engendrés à l'époque, mais auxquels nous n'avons malheureusement jamais donné naissance, auraient trente ans maintenant. Ces derniers mois, Pattie Smith, que nous avons écouté autrefois avec ferveur, fête son come-back.

L'anniversaire du congrès «Tunix » est largement passé. Beaucoup de souvenirs défilent dans ma tête, depuis la lecture de l'article de la «Tageszeitung» à ce sujet. Tout ce qui pour nous était si sérieux et parfois si douloureux, tout ce qui faisait partie jadis de notre vie quotidienne resurgit d'une manière presque anecdotique, comme un film qui se déroule devant moi. Nous devrions commencer à coucher par écrit cette partie de notre histoire. Nous pourrions la décrire comme une suite de souvenirs de situations très personnelles, comme un conte qui serait l'écho de notre vie.

J'aimerais bien recadrer ces événements et je suggère que cette histoire soit préservée / ces histoires soient préservées.

Le recadrage

Au cours du travail thérapeutique avec mes clients souffrant de traumatismes, mais aussi dans quasiment toutes mes consultations, j'utilise le terme et la méthode du «travail biographique». Dans ce cadre, l'essentiel du discours engagé par les patients, n'est pas marqué par la description des problèmes actuels, mais par la visualisation de leur parcours et des ruptures intervenues dans leur biographie, ainsi que par la faculté qu'ils ont eu de se débrouiller avec.

La vie, avec tous ses problèmes, ses crises et les pas déjà franchis, est perçue, non comme une suite d'échecs et de douleurs, mais interprétée et ressentie comme une suite de leçons et d'apprentissages. Nous essayons en commun d'orienter ces expériences et ces souvenirs, parfois très douloureux, dans le cadre nouveau de la perception des ressources individuelles.

L'utilisation de l'humour, de l'exagération, de l'intensification et du changement d'optique sur les choses s'y est avérée propice au déblocage des distorsions psychiques et mentales. Il s'agit donc dans ce contexte, d'initier des pas de tango entre les deux niveaux de la perception: celle du passé et celle du présent.¹

Ayant passé l'été 1977 en Italie, j'étais depuis le mois de septembre en France. Je préparais ma thèse sur le sujet «Psychose et Antipsychiatrie».

Je travaillais en France, à «la Borde», une clinique psychiatrique, laquelle, avec Arezzo et Ferrara en Italie, quittait l'enfermement et s'orientait vers des soins différents : la psychothérapie Institutionnelle pour La Borde, l'anti-psychiatrie pour Arezzo et Ferrara. Trois amies qui faisaient les mêmes études que moi étaient, elles, en Italie à Arezzo.

Je me retrouvais au centre de tous les événements. J'avais soudain le privilège de pouvoir travailler avec des gens comme Félix Guattari, de rencontrer Gilles Deleuze et Michel Foucault, d'entrer en contact avec Jean-Paul Sartre et Simone De Beauvoir et surtout avec toi.

¹ Voir : Félix Guattari/ Gilles Deleuze „Milles plateaux“ Les Éditions du midi, Paris 1980 (Tausend Plateaux) Edition Merve ; Berlin, 1992)

Mi-octobre, avec un ami qui travaillait comme moi à Laborde et avec Félix Guattari, je discutais de la situation en Allemagne : le durcissement de la répression politique due à l'offensive de la «Fraction Armée Rouge», les grèves de la faim des prisonniers dans les geôles allemandes et «notre» vie quotidienne à Berlin-Ouest². Ensemble, nous écrivions un petit texte, que je t'ai envoyé alors à Berlin.

Je suggérais à Guattari d'initier une grande conférence sur ce sujet, un peu comparable au congrès de Bologne, qu'il avait co-organisé l'année précédente. Il s'est enthousiasmé à cette idée. Toi, tu es allée à un rassemblement dans la librairie située dans la Carmer Strasse. Ensuite tu m'as envoyé le texte pour l'appel, qui a été discuté par les sympathisants en France.

Les semaines suivantes j'ai recontacté des camarades politiques à Berlin et le reste s'est fait tout seul.³

Des milliers d'images resurgissent en moi. Distinguer «l'anecdote» de «l'histoire», donc la description subjective de l'histoire et l'historiographie, est loin d'être facile pour moi. Cette distinction risque de faire ressurgir ma vieille mythomanie. De plus, je redoute mes pertes de mémoire occasionnelles. Tu sais de quoi je parle...

Prenons par exemple le jour où Klaus Croissant fut arrêté à Paris. Avec une amie berlinoise qui était à Paris, je suis allé à une manifestation improvisée. Quand, attaquée par un cocktail Molotow la filiale de «Mercedes Benz» s'est embrasée juste derrière nous, nous avons décidé de nous éloigner. Des expériences faites lors à la manif de Creys-Malville, nous avons appris que les rencontres avec les «CRS» n'étaient pas recommandées. Nous nous trouvions dans le «bloc des autonomes» qui s'appelait déjà ainsi, bien longtemps avant qu'il ne se soit appelé de la même manière à Berlin. (Aujourd'hui on l'appellerait «black block». À Berlin, on l'appelait autrefois le «Sponti-Block», le «bloc spontanéiste»)⁴.

«Créer des termes signifie au moins faire quelque chose». «Les termes doivent être inventés, créés et produits : ils font référence à des problèmes qui, sans eux, ne feraient pas sens⁵. Le spontanéisme offrait une image colorée, multiple et ouverte, qui a évolué vers un «bloc noir», un noyau dur. Le terme est une façade, ce qui se niche derrière se transforme, échappe aux protagonistes pour devenir un problème supplémentaire y compris dans l'acceptation du terme qui s'est modifiée.

Revenons à la manifestation. Par ce réflexe de fuite, plusieurs tracts, ramassés au point de rencontre, ont glissé de ma poche. Un policier en civil me fit remarquer, dans un Allemand impeccable, que j'avais perdu quelque chose. Et cela après avoir parlé avec ma compagne en français. Cela voulait dire que la police était à nos trousses et qu'il valait mieux quitter la manifestation, en sortant par le côté. Après tout, la place de la Bastille, notre but, n'était plus très loin.

² François Dosse décrit ce moment dans son livre: Gillesdeleuzefélixguattari. Biographie Croisée. La Découverte. Paris. 2007. Pages 349 suites

³ Des années plus tard on a su que tous les coups de téléphone de France vers l'Allemagne et vice-versa avaient été contrôlés pas la police. Jusqu'à ce jour, les efforts faits pour obtenir des informations me semblent encore incroyables.

⁴ Rien que sur ce phénomène de la métamorphose de la langue, il y aurait des choses remarquables à dire. Dans ce contexte, il s'agit aussi du problème de la traduction des «mondes des idées»

⁵ Dictionary of War Merve-Verlag Berlin 2008

Michel Foucault, qui marchait un rang devant nous, était plus courageux. Il fut tellement matraqué, que le sang lui coulait sur le visage. D'autres diront plus tard, en plaisantant d'une manière mal intentionnée, que cela aurait simplement flatté son sado-masochisme.

Au même moment, Jean Pierre Faye, le philosophe et éditeur, surveillait le téléphone dans l'appartement de Félix Guattari, rue de Condé près de l'Odéon, quand la sonnette de la porte retentit. Des nazillons du Front National prirent l'appartement d'assaut et lui tapèrent sur le crâne, par vengeance pour la manif, diront-ils.

Le lendemain un des Italiens est venu nous voir. Il venait de perdre sa carte d'identité, qu'il avait eu tant de mal à se procurer. Une vraie catastrophe à cette époque. Il en riait et pleurait en même temps d'une façon presque hystérique. C'était la troisième fois que ça lui arrivait. Félix fit une remarque du genre: «perte d'identité dans l'illégalité» et le dépanna, comme il l'avait déjà fait maintes fois.

Lors de certains suivis thérapeutiques, je suis tout d'abord assistant social ou plus justement médiateur entre les mondes de la justice, des services des étrangers, des caisses de maladie, des autorités et de leurs autocraties, des agences de l'emploi et mes clients. Puis je quitte ce rôle pour prendre une position dans laquelle je n'agis pas et je n'organise rien sans ces derniers. Ils vont alors pouvoir trouver eux-mêmes leurs solutions, une attitude qui les conduit à s'appuyer principalement sur leurs propres ressources, à s'auto-organiser.

Pourtant, en essayant de surmonter les barrières bureaucratiques tout seuls, les individus sont écrasés par les institutions du pouvoir. Ils perdent le peu d'identité qu'ils ont su garder ou qu'ils ont pu se réapproprier lors de mes suivis. C'est paradoxalement dans les phases de récupération et de stabilisation, dans une sécurité même passagère, qu'ils vont perdre des documents importants, des pièces d'identité ou des choses apparemment banales comme des clés. Ils perdent des traces concernant leur existence antérieure, des photos anciennes, des souvenirs de la période clé de leur traumatisme, mais aussi des objets contemporains importants. Comme s'ils pouvaient laisser leur passé derrière eux en perdant des preuves de leurs périples et en même temps ne voulaient pas accepter une réalité qui se distingue du passé. Ils n'arrivent plus à faire le tri et se retrouvent de nouveau entre la peur, la douleur et le désespoir. Ils replongent alors dans des événements apparemment surmontés.

Ne pas les aider à retrouver ces objets pour faire le tri, donc refuser d'être leur assistant social, leur détective, leur documentariste et secrétaire, aurait comme conséquence de les laisser à la merci des institutions et bureaucraties. Ainsi ils seraient de nouveau exposés à un traumatisme et cela sans protection. Le traumatisme qui se montre à ce point du processus, serait ainsi de nouveau déclenché et renforcé. Sans un passage de la fonction de thérapeute à la fonction de l'assistant social, les clients tout comme le thérapeute tournent en rond. Ce processus est toujours un exercice d'équilibre : trouver la dose adéquate entre l'empathie et la rencontre. Il me semble que le terme du « counseling », dont on se sert actuellement pour cette forme de suivi thérapeutique, qui serait une danse entre la proximité et la distance, est le plus adéquat.

Une nuit, la police a barré la petite impasse du XXIII arrondissement où nous vivions de temps en temps à cette époque. Les fenêtres ont été illuminées avec des phares et nous avons pensé qu'« ils » nous avaient eu.

Nous avons brûlé tous les tracts et les notes dans la cheminée de l'appartement. La rafle avait seulement eu lieu à cause d'un magasin de liqueur effondré et n'avait aucun rapport avec nous. Les flics ont pris l'appartement du dessous d'assaut. Nous n'étions pas si importants que nous le pensions parfois. Pourtant nos textes étaient perdus à jamais.

C'est exactement ce genre d'histoire dont je veux parler.

Il y avait beaucoup de gens pour nous aider à ce que ce congrès ait lieu. Il n'y avait ni leaders, ni gourous, ni dieu, ni maître, qui nous guidaient. L'époque était mûre pour un tel événement.

De la manière dont ce texte est écrit, mais aussi dans l'assemblage des impulsions données par les lecteurs, j'essaie de reprendre cette idée de collectivité en pratiquant « l'écriture collective » (voir : « Prologue »).

Le phénomène «Tunix» n'est compréhensible que dans le contexte de cette époque et des événements, qui s'y sont succédé. Il y avait eu le congrès de Bologne. On avait vécu l'expérience des manifs de «Brokdorf», «Kalkar» et surtout de «Creys-Malville». «Radio Alice» avait été attaquée par la police italienne. Les meneurs du mouvement italien avaient été obligés de s'exiler en France, et j'en passe.

À Berlin, les «*Agit Drucker*», un collectif de tendance plutôt libertaire avait été arrêté et l'«*Info BUG*» (*Info des Groupes Non-Dogmatiques de Berlin*), notre journal préféré, avait été démantelé. L'«*automne allemand*» avait su faire taire les médias libres, opposés à l'Etat. On nous accusait d'être contents que les choses se passassent de la façon dont elles se passaient.

Au même moment en Italie, en France et en Belgique, le «*mouvement des radios libres*» était en pleine effervescence. Je voulais/nous voulions des médias libres, avant même que la «*TAZ*» ne commence à exister et, beaucoup plus tard aussi, le «*Radio100*»... Pourtant nous savons ce que sont devenus ces «projets» par la suite... «*nos brochets sont des truites*», disions-nous dans le temps. Et nous, nous avons perdu toutes nos illusions.

À cette époque, nous étions encore convaincus de l'effet de l'impact libérateur et révolutionnaire qu'une ouverture des médias et ainsi un accès aux ondes, avaient aussi sur nous. La France, l'Italie et la Belgique étaient à ce moment des précurseurs.

Dans le Paris de cette époque, donc à la fin des années 1970, confluèrent des représentants de tous les mouvements de «*l'extrême gauche*» des vingt années passées. Paris était le «*creuset*» de la résistance, des pensées et des actes avant-gardistes, exprimés dans la politique, la psychologie et la sociologie. La France était aussi un pays précurseur pour des alliances et de nouvelles initiatives : l'établissement de fronts populaires et la tentative d'intégrer les forces de l'opposition de gauche dans un système parlementaire et ainsi les maîtriser.

Beaucoup des représentants de ces courants aussi bien théoriques qu'agissant, étaient conscients du fait, que les «*années de plomb*» nous avaient menés dans une impasse. Nous savions que nous ne pouvions pas continuer comme cela. Pourtant quelques-uns d'entre nous n'étaient pas encore prêts à l'accepter et ne s'opposaient pas (encore) à cette polarisation dans le militantisme. D'autres ont été accusés d'opportunisme voulant saisir un bout du pouvoir.

Les réponses de Félix Guattari, face à ces énormes remous entre violence et contre-violence au sein desquels beaucoup se sentaient piégés, furent, entre autres, l'utilisation de la psychanalyse et de la pensée systémique dans l'approche des phénomènes qui se produisaient alors...

Dans la pensée systémique et dans le mouvement de l'anti-psychiatrie, deux attitudes fondamentales du mouvement politique de gauche pouvaient s'unir. D'une manière ostensive et apodictique, deux tendances semblaient s'opposer:

- Une tendance était : le processus révolutionnaire nous modifie profondément et par voie de conséquences modifie nos manières d'agir dans notre réalité. Nous entamons notre lutte contre le système d'une manière ouverte. Tout le reste se fait par les processus mêmes, auxquels nous nous soumettons, que nous déclenchons et avec lesquels nous nous confrontons.
- L'autre tendance s'opposait à la première : D'abord nous changeons notre manière d'être et nos comportements et en faisant cela, nous créons un processus révolutionnaire qui ensuite changera le système.

Félix Guattari et ses amis(es) unissaient ces deux courants dans les structures de l'«Anti-Psychiatrie» et de la «systémie» et leur donnait une plateforme commune.

Ce qui semblait problématique dans les discussions et débats autour des stratégies politiques et sociales concernant le militantisme, était le facteur de la «connivence», un terme qui ne peut être traduit en Allemand que d'une manière peu précise, par le mot «Mitwisserschaft (le «co-savoir»).

Pourtant comment argumenter, réfléchir et discuter des stratégies sans obtenir «du savoir» et sans être impliqué dans un processus, dû à la dynamique développée par la répression étatique?

Guattari s'est vu accusé publiquement de soutenir, en instaurant ces forces, la lutte armée. Il riposta qu'il serait plus sensé de se faire soutenir en cela par la sécurité sociale et par l'état. Ces interventions menèrent surtout à une distanciation des adeptes d'un terrorisme de la violence⁶.

Nous, Berlinois, nous prêchâmes le «troisième chemin», celui de l'autonomie : un terme emprunté aux Italiens. Nous le concevions dans la création, le développement et le vécu d'un autre monde, collectiviste : «ici, maintenant et tout de suite». Nous pensions qu'il fallait opposer le collectif à la machine capitaliste de production et de plus-value.

Félix Guattari parlait de la «machine désirante», du «rhizome» et de «l'époque prérévolutionnaire». Ce n'était pas la seule raison pour laquelle je l'aimais. Toni Negri qui m'avait été présenté par Félix comme «son frère» nous confrontait avec la phrase, qu'il «n'y avait pas de vie juste dans une vie fausse».

Avec cette phrase, il frappait mon âme révolutionnaire, à cette époque encore partiellement stalinienne. Il me faisait parler de la «guerra revolucionaria prolongada», qui «donnerait naissance à l'homme nouveau».

⁶ Francois Dosse « gillesdeleuzefelixguattari » La Decouverte Paris 2007 pages 351-354

Ce sera lui, qui créera alors une vie juste plus tard, donc après la révolution. Je n'ai réalisé que très récemment, qu'il citait T. W. Adorno dans ce contexte et que je percevais cette phrase d'une manière subjective et fautive.

Quelle idiotie et quelle folie, dirais-je aujourd'hui. A cette époque-là pourtant j'étais trop fasciné par les histoires des représentants des «Tupamaros» et des «Sandinistes» à Paris, dans la phase préparatoire du soulèvement à Managua. Des dix camarades français qui étaient allés là-bas, afin de préparer le «golpe», seulement deux en revinrent. Les autres furent éliminés, en tant que «traîtres trotskistes», par la « FSLN » Ils avaient osé critiquer la politique du délogement forcé des «miscitos » qui était planifiée à cette époque et réalisée, plus tard, par les sandinistes.

La Mégalomanie

La Mégalomanie, qui à l'époque nous avait fermement en main, était donc l'idée que nous pourrions initier la révolution mondiale. Nous étions bien conscients, que cette perspective était surdimensionnée par rapport à nos propres capacités. Nous interprétions ce phénomène comme une conséquence à notre impuissance objective, vis-à-vis du système et de ses structures. Quasiment comme une réaction auto protectrice du psychisme, face au sentiment d'impuissance.

Dans le cadre de mon travail, je me rends compte encore et encore, que l'alternance entre la pensée et le sentiment déficitaire, entre la dépression et l'action maniaque, un comportement où une personne est trop exigeante avec elle-même, n'est pas très claire parfois. Ma réponse à ce phénomène est avant tout un tâtonnement parcellisé, et de la pensée et de l'action en diverses étapes. «Faire un pas après l'autre», tel est le mot-clé de mes interventions thérapeutiques. Et je constate dans mon travail, que pour l'individu, le passage du rôle de victime au rôle d'agresseur peut être également coulissant, ceci surtout dans le cadre de séquelles à long terme, âpre trauma non traité.

À cette époque, nous voulions tout, immédiatement. Nous déconseillions toutes pensées et les actes qui ne se déroulent qu'en petites étapes. Nous étions en alerte, face à la social-démocratisation de notre lutte. Il est possible que ça soit là notre erreur et également le point de départ de notre surmenage. Et si, après tout, notre psyché n'était pas apte à assumer de tels changements d'une façon aussi rapide ?

En novembre 1977 je faisais une première traduction de l'appel de «Tunix» en Français et en Italien pour le groupe préparatoire de Paris. Il m'avait été envoyé de Berlin. Je le traduisais dans le cadre de l'assemblée de préparation à Dhuizon, la maison de campagne de Félix: un petit château de la Loire, près de La Borde. David Cooper, un anti-psychiatre anglais, tâchait de faire la traduction en anglais.

Je précisais que «Tunix» ne voulait pas dire «ne rien faire», mais «sortir de la position d'échec et mat, dans laquelle se trouvait le mouvement d'extrême gauche allemand». Je soulignais que notre but était de «développer et de préparer l'insurrection populaire, par le développement d'une réalité de vie autonome en marge». Se refuser, ne voulait donc pas dire : arrêter de lutter en tant qu'individu ou groupe politique et ne plus rien faire. Se refuser voulait dire : réaliser un modèle d'opposition économique au quotidien et surtout attrayant, pour une partie de plus en plus croissante de la population. Il fallait s'opposer ainsi, aussi bien à la dictée de la répression étatique, qu'à celle de la «Fraction Armée Rouge».

Nous cherchions et nous avons besoin avant tout d'un autre rythme dans ce tango révolutionnaire, un rythme qui serait le nôtre.

Peu de temps après et dans le cadre d'une deuxième assemblée cette fois à Dhuizon, chez F. Guattari, nous avons, avec un plus grand nombre de participants, terminé les traductions de l'appel pour Tunix.

Rien de plus simple, pensions-nous. Nous avons une latitude suffisante. Pourtant tout se développait d'une manière beaucoup plus compliquée que prévu, ce qui allait, nous allions le constater, déboucher sur une trajectoire inattendue. Le texte utilisait une sélection des mots intéressants. Les mots et les termes pouvaient être traduits. Mais ils n'étaient accessibles aux Français et aux Italiens, qu'après une description détaillée de leur connotation respective.

Afin de rendre le texte intelligible et pour en faire un appel enthousiasmant, les idiomes germaniques ont dû être expliqués, puis adaptés de manière condensée pour l'anglais, le français, l'italien. Nous avons dû retravailler la langue et le contenu.

À Paris et dans d'autres villes françaises, un « mouvement alternatif », comparable à celui de Berlin, Frankfurt, Hambourg et Fribourg, n'existait pas.

En Italie, les communes rurales à travers la réforme agraire, étaient influencées par le communisme. Une telle réforme n'existait pas en Allemagne. Les communes rurales d'après 68 en France, avaient été considérées comme apolitiques. A mon avis, elles se situaient entre la droite molle et la droite plus dure. La conscience de la nécessité d'une économie intérieure et d'une forme collectiviste était peu développée dans le mouvement de gauche français, hormis « Longo Mai ».

Certes, il y avait « les réseaux ». Pourtant ceux-ci avaient rarement une économie commune. La nécessité de faire cette traduction nous forçait donc à nous ouvrir à eux pour argumenter. Le premier jour de travail se termina en chaos. Il a finalement été productif, surtout pour cela.

La problématique de la traduction

Dans mon travail avec les réfugiés souffrant de traumatismes, j'ai souvent besoin d'interprètes. Ceux-ci ont été formés, au cours de moult années de coopération avec moi. Le déroulement du travail leur est familier. Ils connaissent l'état psychique dans lequel peut se retrouver ma clientèle, livrant sa biographie. En traduisant d'une langue à l'autre, ils peuvent aussi interpréter, c'est-à-dire donner un sens plus ou moins déformé du texte.

Mon résumé de mon travail est, que la question n'est pas de traduire tout mot pour mot et d'une façon précise. Par contre il s'agit de re-rendre possible le flot des paroles des personnes concernées. En commun on se sert du principe du téléphone de brousse. Chacun raconte à son voisin /sa voisine quelque chose sur l'évènement en question dans la mémoire subjective. Ensuite l'autre personne répète ce qu'elle vient d'entendre, le corrige et rajoute quelque chose. Moi de mon côté, je ne participe pas activement. Je me penche en arrière, ne fait attention qu'à mes perceptions corporelles. Je m'ouvre à tous mes sens et tente de mémoriser les impressions qui affluent. Pendant ce processus, l'interprète me communique en continu les témoignages dans l'oreille (le chuchotage). Rien qu'en créant ce « chaos » - et en mettant les choses à l'envers - une nouvelle forme de communication plus claire (et surtout systématiquement adéquate) peut s'établir. Le « chaos », qui s'est produit dans ce contexte est un pas intermédiaire important.

Il se règle tout seul par le dialogue qui se développe en revivant l'émotion passée, cette fois-ci d'une manière protégée. Dans la plupart des situations, la séance se termine en rigolant. La communication dans le système familial ⁷ a été mise en marche de nouveau.

Dans la langue française, j'ai plusieurs termes à ma disposition pour la transmission d'un fait dans une autre langue, en particulier : « traducteur » et « interprète ». En Allemand, il me semble que le terme professionnel « interprète » (dans le sens d'interpréter un phénomène), n'existe pas. Ici on se sert du terme « Dolmetscher » (interprète, un terme plus formel qui ne donne pas cette idée d'interprétation.) Pourtant « interprète » exprime mieux ce qui se passe dans la communication. Par nos mots, nous interprétons la réalité.

D'un autre côté, le terme allemand « Übersetzer » dans sa connotation, s'approche un peu plus de ce qui se passe, dans le sens de trans-mettre quelque chose d'une langue à l'autre, donc aussi de trans-mettre un contenu culturel d'une langue à l'autre. Le terme « Traduire » n'est jamais seulement la transmission d'un terme, mais parle concrètement d'un processus très complexe, dans lequel sentir ce qui est l'idée principale et les associations respectives, joue un rôle immense. C'est ce qui rend ce travail si intéressant.

Traduire veut dire: se plonger dans la pensée de l'autre et sentir le contexte culturel différent. Ça veut dire aussi - et cela est le vrai défi - sentir la langue « mentale » et « verbale » de celui qui écrit. Dans ce cadre, la traduction et l'interprétation sont une tâche mentale et émotionnelle, dans laquelle le traducteur et l'interprète font de leur mieux pour s'approcher, en tant que médiateur, de la vérité de l'Autre.

C'est une forme d'interprétation, mais aussi un argument merveilleux pour réfléchir à la manière d'être différent de l'autre, en lui donnant une forme d'expression. Dans ce cadre, la tâche du traducteur ou de l'interprète est aussi de s'inscrire dans ce va-et-vient entre l'autre et soi, afin de mettre en jeu ses sens pour accéder à la substance de cette langue et la transposer.

Les amants de Biffo, un camarade italien, avaient pleuré en face de l'appartement de Guattari, rue de Condé (cette noble rue près de l'Odéon), « Biffo! On t'aime » et finalement c'était de ça, dont il s'agissait. Nous voulions la libération maintenant et tout de suite... aussi et surtout la libération sexuelle. « Nous ne voulions pas renoncer à la consommation, mais nous voulions des huîtres pour tous. » (Daniel Cohn-Bendit 2008).

Simone De Beauvoir avait raison quand elle disait à cette époque, que notre façon de comprendre n'était pas au cœur des choses. Elle disait que notre forme de libération sexuelle était de nouveau une manière de vivre nos fantasmes machistes. C'étaient les femmes qui, de nouveau, en « bavaient ». Quoi qu'il en soit ... À cette époque, je n'en étais pas encore au point de pouvoir accepter cela. C'était une époque « sauvage et folle », me dira un des activistes et thérapeutes de « La Borde » de cette époque quand je le rencontrais de nouveau, des années plus tard en Sologne. À La Borde, il était permis, oui demandé, d'être « fou ». Nous tous, allions au-delà de nos limites. –

⁷Toute forme de traumatisme a comme conséquence que les personnes concernées cessent de parler. L'horreur nous prive de notre langue. Dans les familles, un grand silence prend place, qui mène à d'autres formes de traumatismes, sous forme de gros secrets, de non-dits qui sont avant tout des perceptions dans l'implicite.

Le mouvement des femmes avait donné à « nous les hommes » l'impulsion de la mise en question des propres limites physiques. Elles critiquaient notre orientation sexuelle qui nous menait à une décision, apparemment nécessaire pour nous entre hétérosexualité et homosexualité, en faveur de l'hétérosexualité. À cette époque, et en conséquence de cette critique, les « groupes d'hommes » poussaient comme des champignons.

Dans ce cadre, il s'agissait de la tentative d'aller au - delà de nos limites physiques et psychiques en mettant en question ces limites et la définition unilatérale de notre identité hétérosexuelle. Ainsi, nous nous mettions à la recherche des terres inconnues et de « l'autre rive ».

Nous ne voulions plus attendre les changements révolutionnaires de la société entière. Le mouvement prédominant était androgyne et la jalousie était condamnée comme pensée possessive bourgeoise. Le sida n'existait pas encore.

La « machine désirante », citant un terme clé de Félix Guattari, consistait à cette époque en la volonté commune de « dépasser les limites ». Nous voulions les dépasser jusqu'au point de non-retour dans le berceau de la bourgeoisie, nous voulions aller loin au-delà de celles que le système capitaliste nous avait imposé.

Le film *Zabriskie Point*, point de non-retour d'Antonioni avait été, au moins pour moi, fondamental pour ma façon de voir les choses à cette époque. Je l'ai vu, une seule fois à Bruxelles en 1970. Dans une scène apparaît un panneau d'entrée d'agglomération. Sur ce panneau on peut lire "point of no return". Le titre du film et surtout ce panneau restaient gravés dans ma mémoire pendant des années.

Il y a quelques mois et pour la première fois depuis, je l'ai revu avec ma femme. Avec grand étonnement, nous nous sommes aperçus que le réalisateur avait anticipé l'attaque terroriste sur les „Twin-Towers“ : le héros du film se jette sur un immeuble américain avec son avion bimoteur.

„Notre corps est le projectile“, tel était le cri de guerre de la RAF. Maintenant, cette idée me semble dérisoire. À cette époque, elle correspondait à un sentiment quasi-général pour une population: tout donner, s'engager entièrement et n'être « vrai » qu'en adoptant cette attitude.

Dans le « Kreuzberg » (quartier populaire de Berlin-Ouest) des années 70, un jeune ami, habitant dans un loft communautaire, a jeté son passeport. Il s'est fabriqué une carte d'identité et un permis de conduire. À partir de là il était citoyen de « l'état libre de Kreuzberg ». À cette époque, il n'y avait que deux maisons occupées dans le Kiez. Cet ami était interné en psychiatrie quand, au poste de la police locale, il a présenté ses papiers d'identité. Finalement il avait voulu anticiper un rêve que nous formulerions d'une façon offensive, des années plus tard. Il était comme un phare qui ne s'allume qu'une seule fois. Tout de suite après, il est expulsé par son environnement comme une fausse lumière, un feu follet.

À La Borde, il y avait des groupes de patients. Chacun de ces groupes avait un nom et une identité associée. Le groupe dans lequel j'étais intégré en tant que professionnel s'appelait « les Pommés »(1), phonétiquement entendu et compris par tous comme : « les Paumés » et je m'étais perdu moi-même, il me semble. Ce ne fut donc pas un hasard, si lors de ma première journée à la clinique et au bureau du collectif médical, j'ai été mis dans ce groupe.

Un autre groupe s'appelait « Lewis Carroll ». Dans ses réflexions, concernant le sujet de la psychose, les idées de Félix Guattari tournaient souvent autour de Lewis Carroll et de son oeuvre „Les Aventures d'Alice au Pays des Merveilles“. Il se posait la question de ce qui se passait « derrière ce miroir ». Après tout, notre environnement se reflète pour nous, comme dans un miroir, disait-il. La psychose nous donne accès à ce qui se passe derrière le miroir.

Ouvrir les hôpitaux psychiatriques et les décentraliser signifie montrer à la société le reflet de ces effets. On avait l'idée que cela devait changer quelque chose des événements qui se passent „derrière du miroir“. Pendant mon séjour à La Borde, un patient fracassait un grand miroir du Moyen Age dans la salle à manger du château. Ce qu'il voyait dans le miroir était, pour lui, insupportable. Il voulait voir ce qui se passait « derrière le miroir ». Pourtant il a dû se rendre compte que « derrière » il y n'avait rien, ce qui pour lui était encore plus insupportable.

Pendant la « période des squats », dans les années 1978-1984, il y a eu beaucoup de camarades qui sont passés par des épisodes psychotiques transitoires. Ultérieurement, j'appelais ce qui se passait dans la dynamique intérieure de ces groupes, du « Social-Darvinisme ». Pourtant cela est un terme horrible et chargé. La suppression consciente de la propriété privée et de l'espace vital individuel, définis et délimités, avait mené à l'effondrement intérieur de quelques-uns. En conséquence cela aboutissait à une prostration collective, un isolement et une déstabilisation de la personne. Derrière le miroir, il y avait la même chose que devant le miroir. Nos petits-enfants appelleront ça « raccord ».

Il nous était impossible de remplir les espaces libres pour lesquels nous avons lutté et que nous avons su conquérir... Toute l'énergie de ce combat se dirigeait contre nous au moment où l'idée nous est venue, d'avoir tout achevé.

(1) Pommés : se dit, par exemple, des choux arrivés à maturité, qui ont une forme de pomme. Paumés: perdus, égarés. Dans le contexte de ce groupe, le glissement d'acceptation était voulu.

Et puis survint «la nuit des Stammheim». J'utilise ce terme un peu euphémique, pour ne pas avoir à me décider entre les termes «suicide», «homicide» ou «assassinat».

La plus grande majorité – probablement tous les engagés à Paris étaient persuadés et soutenaient la thèse du meurtre. Une commission internationale d'enquête, de médecins légistes et juristes arrivaient à la même conclusion.

Fin novembre nous « tous », c'est-à-dire: Félix Guattari, Gilles Deleuze, David Cooper et tous les activistes et amis du cercle préparatoire de Paris, prirent le train pour Milan. Nous voulions intervenir au congrès de Verdiglione. Verdiglione était un psychiatre italien qui avait une position peu claire sur les traitements de choc ou la thérapie à l'insuline, dans le traitement de la schizophrénie. Nous nous opposions à ces formes-là. Pour nous, ces méthodes sont directement issues de la torture, une œuvre diabolique, c'était évident. De plus, il était accusé par les « purs » de faire de l'argent au détriment des patients.

Dans le cadre de ces discussions, nous parlions presque seulement des événements qui se passaient dans les prisons allemandes et sur le congrès de « Tunix ». Un des participants italiens trouva les mots justes: il ajouta dans son discours, que la perfidie de ces déroulements à Stammheim était précisément cette incertitude sur la question des prisonniers : s'étaient-ils suicidés ou avaient-ils été assassinés. C'était exactement ce qui nous faisait douter et nous démobilisait.

Le participant rajouta que ce sentiment d'impuissance était finalement le vrai but de l'état répressif. Pour le moment, disait-il, il fallait avant tout sortir de cette impasse, trouver d'autres chemins, les développer et les prendre –

Quand «Tunix» a finalement eu lieu, mes amies accrochèrent l'affiche du congrès « Tunix » dans ma chambre en salle de réanimation à Paris. Flottant quelque part entre coma profond et coma éveillé, entre conscient et inconscient, je la regardais et essayais de la comprendre.

Je rentrais en Allemagne, en été 1978 et d'abord je ne compris rien du tout. Je fus obligé de retrouver mes repères. «Tunix», pour moi, était la «Osteria numero uno». Le «Schwarze Café» ne fut jamais un endroit convaincant, comme lieu de rencontre politique. Plus tard et pendant la période des squats, on y allait souvent « par vengeance». On y prenait le petit-déjeuner «à l'œil», comme pour cultiver l'acte révolutionnaire de partir sans payer, mais c'était tout.

Et pour revenir sur un caractère anecdotique: rentré en 1980 d'Afrique j'étais «sans logis » et chaque semaine des maisons étaient occupées. Pour moi squatter une maison était la solution pour ma situation. Après avoir cherché des contacts pendant plusieurs jours, je me suis allié à un copain politique. Ensemble nous formions un groupe de squatteurs et Schöneberg (quartier résidentiel de Berlin) était «à nous», au moins pour les quatre ans à venir.

Et pour rajouter de nouveau au côté anecdotique de l'histoire : je travaillais alors pour les « sdf », les « personnes sans domicile fixe ».

Dans les années 1980 à Berlin, toi, chère T., tu as repris le terme de «Tunix» au moment où l'évacuation des squats, dans lesquels nous vivions, nous menaçait. Des amis ont modifié le terme « Tunix (ne fou rien) » en « Tuwat (magne-toi) ». La génération de cette époque, impliquée politiquement dans les maisons occupées, n'était déjà plus au courant du contexte de «Tunix». Dans un premier temps, je n'étais pas trop enthousiasmé par cette tentative de «remake». Quand tout a démarré, je participais moi aussi, mais avec tiédeur, à ces actions. Finalement ce n'était qu'une imitation de ce qui avait été fait avant et les maisons occupées ont été évacuées dans les semaines qui ont suivi.

Nous, qui avons fait l'expérience de tous ces congrès et de ces rencontres, étions à cette époque déjà les «vieux ». Plus tard, et dans le contexte du magazine «Konkret» (journal allemand de gauche) à Hambourg un congrès, nommé «Was tun ?» (Quoi faire ?) a eu lieu et s'est terminé par un scandale autour d'un discours raciste, tenu par un professeur de la fac d'Hambourg. La leçon de cette histoire est : ce genre d'impulsions peut se réaliser, non parce que certains les initient, mais parce que l'idée a été lancée au bon moment et cadre avec l'esprit du temps, le « Zeitgeist ». Alors, beaucoup se laissent inspirer et prennent alors l'initiative. Une répétition pourtant se démonte comme rébus ou, comme on dit si joliment, une «farce». Le plus grand nombre des «collectifs» de cette époque, est entre-temps devenu entreprises capitalistes travaillant et s'ouvrant sur le marché. Dans les années suivantes, ces collectifs se sont parfois neutralisés et escroqués réciproquement.

Nos interventions thérapeutiques, basées sur la notion du « groupe », du « système » et du « collectif », ont refait place au suivi individuel. Il est resté peu de choses de nos visions d'une vie commune, collective et solidaire dirigée vers un seul but: le développement d'un contre-monde plus juste et plus sain, en marge de la société.

Concernant le terme «anecdotique»

Dans le travail et les échanges menés avec des survivants de la Shoah et aussi dans le cadre des lectures concernant ce sujet, qui est principalement écrit en français, je me rends compte de nouveau et de nouveau du très peu de textes existant sur le quotidien des résistants.⁸ Pourtant mon expérience détermine que, par les descriptions du quotidien, les traumatismes peuvent être traités et dépassés. De plus, le contexte global et historique, peut être plus facilement élucidé par la description des témoins de la vie quotidienne de l'époque.

Une anecdote, dans ce contexte, ne doit pas être entendue comme une histoire uniquement divertissante. Elle va décrire ce qui était banal et quotidien. Ces descriptions de situations ne se transforment que par un réaménagement salutaire des événements. Ce changement de perception mène au recalage des événements qui ont causé le trauma. En rire, longtemps après, décrispe la personne et mène à un processus dans lequel elle peut trouver des solutions et des issues au blocage.

Il devient de haute importance que, par la verbalisation des émotions qui resurgissent à la surface, les blessures du passé puissent cicatriser.

Dans le travail thérapeutique avec des coopérants du « tiers- monde », qui ont été exposés à un quotidien traumatique, ainsi qu'avec l'ensemble de mes clients qui souffrent d'un état de stress post-traumatique, on a pu comprendre que surmonter les images ressurgissant dans la mémoire est possible par leur visualisation à travers la description du quotidien. Cela peut paraître comme la quadrature du cercle. Verbaliser l'horreur à travers toutes les facettes de son déroulement, signifie en effet un acte de force énorme pour les personnes concernées et finalement, mène à l'allègement désiré et aide à surmonter ces événements.

Notre histoire se compose justement de ces anecdotes. Et ce sont ces « anecdotes » qui nous lièrent jadis. Il va de soi, qu'une comparaison entre les situations de lutte des survivants de la Shoah et celles dans lesquelles se trouvaient les réfugiés traumatisés, ne peut se faire.

Je suis convaincu que ce travail de mémoire sur les plaies du passé, le développement de nouvelles perspectives et des pas à faire pour un mouvement de gauche émancipatoire en Allemagne, qui actuellement me paraît tellement nécessaire, peuvent aussi se déployer au travers de processus comparables. Nous pouvons au moins contribuer à ça, j'en suis convaincu.⁹

⁸ Une des exceptions est Claude Lévy « Les parias de la résistance » Calmann-Lévy. Paris 1970 et en Allemand les livres, textes et oeuvres d'Ingrid Strobl et autres: « Die Angst kam erst danach. Jüdische Frauen im Widerstand in Europa 1938-1945 ». Francfort sur le Main .1998. « Sag' nie Du gehst den letzten Weg. Frauen im bewaffneten Widerstand gegen Faschismus und deutsche Besatzung ». Francfort-sur-le-Main .1998.

⁹ Un ami, participant à ce projet, m'a envoyé un petit extrait d'un journal. La Frankfurter Rundschau fait appel aux lecteurs pour envoyer „des mémoires originaux ou des histoires de parents ou de grands-parents, sous le mot de passe „1968“, l'action des lecteurs sur les années '68“. Actuellement dans les cinémas allemands passe un film appelé „Der Baader-Meinhof-Komplex“ (Le Complexe Baader-Meinhof). La aussi, le(s) histoire(s) sont mises en images et par la force des choses, sont réduites dans leur « véracité ».

Je ne sais pas trop comment on pourrait raconter sans divulguer de faits préjudiciables, ni dénoncer certaines personnes dans leurs contextes et leurs activités de l'époque. Ce qu'on écrit ne devrait pas avoir d'effets dénonciateurs et servir aux besoins de profilage, ni aux tendances mythomaniaques ressurgissantes.

En entre-temps, le texte avait déjà assez progressé, j'avais rendez-vous avec trois ancêtres activistes de cette époque. Nous avons passé une soirée passionnante ensemble, discutant notre vie et en même temps ce texte. L'opinion unanime était que, le bon moment pour écrire un tel texte n'était pas encore arrivé, nous n'étions ni prêts ni capables de le faire, pourtant l'envie ne manquait pas. Mais nous avons encore certainement besoin de dépasser des choses en nous, et aussi besoin de plus de distance temporelle.

Actuellement les journaux sont quasiment inondés par des articles sur les années 1968. Les anciens mythes sont mis en question et dénaturés et en même temps de nouveaux mythes sont constitués.

La Mythomanie

La tendance mythomaniaque, le penchant vers la mystification, le développement des mythes et la modification de la vérité sont des armes à double tranchant. J'essaye surtout d'amener mes clients à comprendre et ressentir ce qu'est le noyau du mythe, «découvrir sa propre machine désirante» comme le disait Félix.

Non que j'accepte d'emblée l'idolâtrie et la surenchère, le passage entre «vérité objective» et «vérité subjective» et une perception fautive ou transformée, non conforme à ce qui s'est vraiment passé, je peux constater que cette forme de conversion est souvent une bouée de sauvetage pour une âme si maltraitée, torturée et angoissée.

Démunir les clients impitoyablement de ce bouclier de protection au nom de la «trouvaille de la vérité» veut dire en même temps les exposer d'une manière non protégée à la douleur de la cognition. En même temps continuer à les laisser dans ce cocon signifie ne pas leur permettre d'avoir accès à leurs capacités de surmonter la douleur psychique. Il s'agit ainsi d'introduire dans le processus thérapeutique des pas de tango entre ces deux plateaux de la perception.

Félix Guattari, Gilles Deleuze, Michel Foucault, Jean Paul Sartre et Simone De Beauvoir sont morts ainsi que Klaus Croissant. Nous, nous avons vieilli. Le refoulement faisait toujours parti de notre être et actuellement nous risquons aussi d'être rattrapé par l'oubli de l'âge. Ces mondes dans lesquels nous avons vécu risquent de disparaître et de tomber dans l'oubli. Le savoir sur leur déroulement, contenu et vision, est de grande importance afin de sortir de l'état de dépolitisation de l'établissement et de la stagnation.

Pour moi le but est là : ajouter à l'historiographie officielle une description subjective du quotidien vécu et ressenti et faire en sorte que ces mondes ne disparaissent pas en tombant dans l'oubli.

Pour beaucoup d'entre nous, ce quotidien ne consistait pas en «anecdotes» proprement dites, mais en une suite amère de luttes et de déboires quotidiens, qui par leur esprit sérieux et imprégné de menace pour la vie, ne laissèrent aucune place pour relativiser les choses et pour une réflexion hors du schéma «noir et blanc».

C'était la raison d'une rigidification du ressenti et de l'âpreté de nos pensées, qui nous dominant parfois jusqu'à nos jours. Le recadrage me semble être une solution pour s'en sortir.

Notre tentative pour préserver ces mondes et avec eux les pensées et les analyses faites alors, n'est pas destinée à célébrer le «name-dropping» et/ou à souligner le rôle que nous pourrions avoir plus tard.

Mon but est plutôt de rajouter à la description officielle de l'histoire une variante personnelle et intentionnellement subjective. Cette description de l'histoire vit entre la tension du rôle individuel, la conscience collective et la responsabilité personnelle.

Finalement quelques participants à l'élaboration de ce texte, m'ont accusé de faire du « name-dropping ». Il est étonnant que cette accusation ne vienne que des Allemands. J'ai mené des discussions passionnantes avec eux, sur l'importance et/ou l'impossibilité de parler de sa propre histoire et de se confesser en public sous toutes ses facettes ; sur un monopole d'interprétations dans la perception de l'histoire, sur la question des moyens de la comprendre comme, entre autres, une construction des « vérités » manipulées. Il s'agissait aussi de notre relation vis-à-vis des autorités spirituelles, celles que l'on nomme : « personnalités importantes ».

Il n'y a pas très longtemps, j'étais en train de manger avec un des survivants de la Shoah et ma femme. Soudain une sensation montait en moi : ces gens, les survivants du régime nazi, sont les vraies « personnes importantes » dans ma vie, mais leurs noms ne sont simplement pas connus du public. Je suis content, fier et reconnaissant d'avoir pu les rencontrer avec les impressions, les impulsions qu'ils m'ont données.

En 1996, donc 43 ans après la libération, un maquisard juif survivant, au cours d'une discussion entre ma femme, lui et moi-même, n'était pas encore prêt à me donner des indications précises, des détails et le nom des participants à ses actions contre l'occupant allemand dans le midi de la France. Il disait que les autorités chargées des enquêtes de toutes teintes, pourraient dériver, par ces informations, vers des organisations de résistance actuelle.

Il nous est impossible de savoir si ces événements ne pouvaient être parlés parce que c'était justement là l'élément traumatisant, cet argument n'étant alors qu'un prétexte ; il est mort il y a quelques années.

Un ami belge, participant à ce projet de texte, m'a envoyé un article du journal «Le Soir» daté du 26. juin 2008. Les mémoires de Bertrand Sasoye, accusé d'avoir été membre des «CCC», les «Cellules Communistes Combattantes» sont présentés aux cadets de St. Cyr, forge de l'armée française, comme matériel de formation relatif au sujet : «Initialisation au fonctionnement de groupes de résistances communistes». ¹⁰ Il se peut que les deux versions soient correctes.

Inviter à une confession publique « dans tous ses états » n'est pas l'objectif de ce texte. Ceci ne me semble ni utile, ni réalisable. Par contre, entre nous, nous pouvons parler et discuter de ce qui s'est passé à cette époque, en particulier des visions que nous avons alors et pourquoi celles-ci se sont transformées en cauchemars.

¹⁰ Le Soir 26.06.08 Page 10

Avec Félix Guattari, nous discussions souvent du rôle que lui et ses amis, les coryphées de son salon, tenaient et pourquoi nous les allemands, nous opposions tellement à ce leadership spirituel. Pourquoi nous ne nous servions pas des chances que nous fournissaient ces figures charismatiques et les structures qui les accompagnaient pour notre travail politique. Pourquoi nous nous sommes même opposés d'une façon aussi forte à cette «hégémonie» et l'avons rejetée d'une manière aussi forte.

Et il va de soi que nous n'avions aucun droit d'instrumentaliser ces personnes ainsi que leurs structures pour nos propres buts. Pourtant où était donc et ou est donc la limite entre le fait de bénéficier de quelqu'un et le fait de tirer profit de quelqu'un ? Après tout cette visite de Sartre chez Andreas Baader à Stammheim, c'était quoi !?

Nous discussions de l'importance qu'avait l'individu face à l'histoire et au temps face à la reconnaissance de notre peu d'importance individuelle qui doit nous interdire de nous permettre de juger. Et le voilà, le revoilà le monde d'idées de l'existentialisme.

Notre aversion des «leaders» serait aussi la conséquence du national-socialisme, mais aussi du stalinisme et leur culte du « Führer » disait Guattari. Nous, nous le contredisons en prétendant que c'était l'expression de notre pensée anti-autoritaire.

Je ne me rappelle plus si Hannah Arendt et sa «théorie du totalitarisme» étaient déjà dans les discussions. Celles-ci tournaient alors autour des commentaires sur Heidegger et sur l'importance de l'œuvre de Kafka et de Spinoza.

À cette époque, il y avait peu ou très peu des « célébrités » de ce format, dont l'intérêt et l'engagement étaient si clairs pour le «mouvement de gauche» en Allemagne. Nous essayions de comprendre pourquoi cela était ainsi, au lieu de nous plaindre de leur absence... Nous étions sûrs que cela était aussi une conséquence du national-socialisme. Pourquoi juste dans nos réseaux ? La question était posée: « pourquoi le mouvement de gauche allemand était si anti-intellectualiste et refusait le bon côté de la vie ? » Pourquoi tous ces gauchistes réagissaient d'une manière aussi hostile au désir, pourquoi étaient-ils si spartiates et tellement durs ? J'essayais de lui expliquer ce qu'était notre position sur le « pognon d'état » qu'on refusait d'une façon si fondamentale.

En France, il était normal que des projets comme La Borde soient conventionnés par l'état après la « loi 1901 », relative au droit d'association. Et ceci sans que cela produise un sentiment de corruption ou de dépendance auprès des bénéficiaires engagés dans un travail concret ou la peur de ne pas prendre le chemin escompté par l'Etat créateur.

Notre refus de participer au pouvoir était une conséquence du national-socialisme, du stalinisme et des influences puritaines du protestantisme luthérien, du moins le pensions-nous. Nous étions convenus de penser qu'un point essentiel était la question du pourquoi le mouvement militant de gauche pensait et vivait d'une manière si ascétique et pourquoi, dans le mouvement de gauche militant, il y avait tant de femmes¹¹ et de nouveau et de nouveau nous discussions de notre refus d'une participation au pouvoir et du présage d'une démocratie sociale menaçant notre opposition.

¹¹ Beaucoup plus tard j'ai trouvé dans un bac à ordures dans notre rue le livre « Frauen und Terror » de Susanne v. Paczensky. Rororo. 1978. Hambourg. Cela en soi vaut déjà une anecdote.

Il faut donc pas abandonner cette/ces histoire/s à l'oubli.

Mille bises

Gert

P.S.... .Et le plus drôle était les photos. C'est comme ça qu'on était à cette époque!?
Au secours!

Concernant le travail avec photos et cartes

L'individu qui vit dans l'illégalité évite les appareils photos et les traces. C'est ainsi que des photos et documents de cette époque ont une valeur très particulière et un impact très spécial. Rarement ils ont pu être conservés dans leurs abris successifs. Revoir ces documents plus tard, déclenche des émotions fortes. Je me sers de ce facteur lors de mes entretiens thérapeutiques. Je propose à mes clients d'amener photos, lettres, papiers d'identité falsifiés et documents sauvegardés à la prochaine séance. Nous faisons ainsi revivre des émotions et en discutons après.

J'ai fait la même expérience au cours de mes travaux thérapeutiques avec des cartes géographiques. Etre assis par terre avec mes clients et regarder une carte, les faire retrouver leur région de naissance, le contexte de leur enfance et de leur jeunesse, ainsi que leur chemin de fuite et les endroits successifs où ils se trouvaient lors de leur fuite, les aide et les conduit à revivre le passé. D'après mon expérience, ce chemin ne peut être pris qu'en toute prudence et sensibilité. La dimension des émotions jaillissant alors est énorme.

Félix Guattari parlait dans ce contexte de la „Cartographie de la Psychose“. Il pensait que, par les circulations singulières des clients à « La Borde », des éléments puisant dans les méandres de leur psychose pouvaient être retrouvés. Il se peut que dans ce cadre, j'aie reçu les premières impulsions pour mon « travail biographique ».

Le travail biographique

Nous vivons notre vie. À tout moment nous trébuchons dans des catastrophes, nous nous retrouvons de nouveau et de nouveau dans des difficultés. Nous vivons l'oppression, les menaces, les maladies et la douleur physique et psychique. La question qui revient dans les suivis thérapeutiques est alors « Pourquoi moi après tout ? Mais pourquoi ?

Pendant mon séjour à Madagascar je fis connaissance des termes „Tsiny“ et „Tody“.¹² Les ancêtres nous envoient des indications, sous forme de revers de fortune, sur des tabous violés par nous. Ce „délit“, la violation du tabou, doit être apuré, afin de redevenir sain. C'est en gros l'attitude fondamentale de la culture des „Merinas“: le peuple qui a la plus grande influence sur celui de Madagascar (pied de page). Cette vision contredit fondamentalement notre pensée euro-centriste, marquée par l'existentialisme et rend possible une forme de réparation, ressentie de manière subjective et exécutée sous forme des rituels. C'est ainsi un soulagement pour l'individu.

¹² „Le Tsiny et le Tody“ Richard Andriamanjato Antananarivo 2002

J'essaie de découvrir les dénominateurs communs de tous ces malheurs touchant une personne, en modélisant des réponses au regard des catastrophes. Celles-ci se dévoilent par la narration, se démasquent et sont rendues accessibles. Les plus petits dénominateurs communs sont compris dans un avertissement fatidique projeté sur le mur, sur le flip chart de mon cabinet, devenant ainsi visible et sensible.

Entre-temps, dans le cadre de l'engouement médiatique concernant les années 68 et le traitement des années de plomb en Allemagne, mais surtout parce que les temps sont mûrs pour ce faire, un essai remarquable de Carolin Emcke concernant le meurtre de son parrain Alfred Herrhausen, fut publié. „Uniquement si je connais la vérité, le fantôme arrêtera de me torturer“ est une phrase cruciale de son texte et du contenu de mon travail avec le trauma.¹³ La vérité comme entité constante et entièrement valable, qui peut être identifiée et figée, n'existe pas. Elle ne reste qu'une envie !

Gert Levy

¹³ TAZ/Ralf Geissler 10.09.08 Page 15